

## MOSSET FA TEMPS

## SOUVENIRS DE LA GRANDE GUERRE PAR JACQUES JOSEPH RUFFIANDIS ENFANT DE MOSSET (12 ET FIN)

Et nous voici arrivés au terme des Souvenirs de ce petit Mossétan qu'était Jacques Joseph Ruffiandis (1887-1956), souvenirs rédigés, pour l'essentiel, dans les années 42-43!

Partis de ses vacances enfantines dans l'estive de Rocamajor, nous l'avons suivi, au sein de sa modeste famille, jusqu'au Mas de la Tombe près des Arcades de Perpignan où son père était simple régisseur, ensuite à l'Ecole Normale d'Instituteurs et dans ses premiers pas d'enseignant à Céret, Canet ...puis, finalement, tout au long de la Grande Guerre et même au-delà ... Homme de culture surtout musicale mais également écrivain, dessinateur, sculpteur, chercheur infatigable d'archives... il a écrit sur Molitg et ses thermes, Paracolls et son château, Campôme et son clocher, Mosset et Corbiac... Il m'est toujours apparu comme un Homme droit, entier, fidèle jusqu'au bout à ses convictions (fussent-elles non partagées). Instituteur public, Hussard noir de la République, apparemment révélè à lui même en qualité de meneur d'hommes lors de la dramatique guerre de 14-18... Il restera pour moi, petit villaret qui l'ai approché lors des dernières années de sa vie (il est décédé en 1956 à l'âge de 69 ans) et qui me suis plongé, beaucoup plus tard grâce à l'amabilité de son fils Henry, dans ses nombreux écrits, un Homme de valeur malheureusement marqué et meurtri par les douloureux lendemains de la Grande Guerre.

Jean Llaury

Après avoir passé huit jours au point C, nous occupions au Nord la côte des Hures et le village de Trésauvaux plus calmes, les lignes allemandes se trouvant à 1 km.

Aux Eparges nous refîmes connaissance avec la guerre des mines que nous avions connue en 1915 à Perthes-les-Hurlus. Le 5 Avril en particulier sept mines ennemies font explosion aux points C et X, nous perdons une cinquantaine de tués. Le 14, sous mes postes avancés, saute une mine au milieu de la nuit : mon meilleur sergent, le petit Daffis et 11 soldats disparaissent enterrés sous les masses de terre soulevées par l'explosion.

Le 11 Juin enfin nous quittons ce secteur de cauchemar, règne de la boue, de la mort et des mines. Après un repos assez long à Longeville dans la Marne, nous sommes embarqués à Brienne le Château pour Vadenay et de là des camions nous

amènent à Prosnes devant le Mont Haut dont le 317<sup>ème</sup> R I doit enlever le sommet qui domine toute la région du Camp de Châlons.

Le 14 Juillet, ce régiment réussit son action et le 15 notre bataillon le relève sur la position conquise.

Du 15 au 21 Juillet, nous tenons sous un marmitage intense qui nous occasionne des pertes.

Le 25, le 415<sup>ème</sup> qui nous avait relevés se laisse reprendre la crête du Mont Haut.

Dans la nuit, notre bataillon remonte en ligne et à l'aube, d'un seul bond, à la grenade, ramène les allemands à leur position de départ. De violentes contre-attaques toute la journée du 26 cherchent à réduire notre succès. Je perds trois chefs de section sur quatre ; ma compagnie relevée le 27 est réduite à l'effectif d'une section.

Le mois d'Août s'écoule au repos à Saint Amand

sur Fion et le premier Septembre, une longue file de camions nous amène à Verdun après une conférence présidée à Soulanges par le général Pétain. Ce grand chef a tenu à nous préciser luimême la mission que nous aurons à remplir dans le secteur qui nous sera confié.

Le 8 nous arrivons aux abris de Fleury; nulle tra-

ce du village, une simple pancarte indique son ancienne place : "Ici se trouvait la gare de Fleury".

Le 13 nous partons reconnaître le quartier Hassoule dans ce qui fut le Bois des Carrières : sorte de croupe pelée, paysage lunaire fait de trous d'obus parsemés de cadavres et de débris de toutes sortes.

Après avoir longé le fort de Douaumont, le ravin d'Hassoule et franchi le maudit fond des Rousses entre deux rafales de 150, nous atteignons notre but.

Nos unités arrivent dans la nuit ; le commandant Nadal prend le commandement de la première ligne et me lègue celui du bataillon.

Le 14 au matin l'ennemi attaque enlevant l'état major du

3<sup>ème</sup> bataillon et une section de la 7<sup>ème</sup> compagnie. Le 24, nouvelle attaque sans aucun succès mais nos pertes sont lourdes.

Le 26, nous sommes relevés pour aller au repos dans la région d'Epernay.

Nous passons l'hiver 1917-1918 dans la région du Mont Perthois et du Casque en longs travaux de réfection des premières lignes dans une boue glacée et des rafales de neige.

Le 28 Mars nous sommes subitement embarqués sur camions aux environs de Mourmelon le Petit et pendant deux jours nous roulons vers le Nord pour fermer la brèche ouverte sur la Somme par le recul des armées britanniques.

Le 30 enfin, nous nous déployons devant l'inconnu à l'Est de Mailly-Raineval.

Le 31 l'ennemi attaque sans succès le 3<sup>ème</sup> bataillon après avoir un peu bousculé le 415<sup>ème</sup> à notre gauche et le 171<sup>ème</sup> à droite.

VIEILLE RUE SOUS LE DONJON

Nous sommes en rase campagne sur un plateau nu, à peine avons-nous le temps de creuser des éléments de tranchée peu profonds.

Le 4 Avril, après un bombardeterrible ment, la 53<sup>ème</sup> division de réserve allemande s'élance à l'assaut contre nous. Les vagues ennemies sont pour nous de belles cibles... mais ils sont trop et ils sont partout! Nous évacuons Mailly-Raineval nous nous portons à 1 km à l'Ouest au bois l'Arrière-Court. L'ennemi, épuisé et affaibli par ses pertes, s'arrête dans ce bois. L'après midi, une racontre-attaque l'en chasse. La route d'Amiens est barrée, solidement.

Les 5 et 6 Avril, un bombardement terrible nous cause de lourdes pertes ; Cantagrill, un de mes col-

lègues, mon "bleu" d'Ecole Normale est tué à mes côtés quelques instants avant la relève.

Relevés quelques jours plus tard, nous revenons au Cornillet en Champagne, cette Champagne pouilleuse et lépreuse que nous ne quittons jamais pour longtemps.

Dans la région des Monts, nous aménageons les positions pour parer à une offensive ennemie qui est dans l'air depuis que les allemands ont atteint la Marne du côté de Château-Thierry.

Le 14 Juillet au soir, un message nous avertit que le lendemain à 4h15 l'armée ennemie de Champa-

gne s'élancera à l'assaut.

Immédiatement nous abandonnons les 1eres lignes où ne restent que des guetteurs d'élite.

A 0h10 commence le marmitage le plus terrible que j'aie entendu jusqu'à ce jour : obus explosifs et obus à gaz s'abattent sur nous à une cadence folle. A 4h20 le tir s'allonge, l'ennemi s'élance. Nos feux croisés l'arrêtent devant la ligne intermédiaire.

Le 16, l'ennemi fait quelques soubresauts partiels dans certains coins avancés, sans succès. Bref, l'échec est complet ! Partout nous avons maintenu nos positions.

Le 8 Août, pour venger son insuccès, l'ennemi nous inonde d'obus à gaz; mon cousin de Corbiac, Jacques Ruffiandis, caporal-infirmier au 1<sup>er</sup> bataillon, est évacué sur Dijon où il ne

tardera pas à mourir, les poumons brûlés par l'ypérite.

Peu à peu Septembre arrive, notre heure va sonner.

Le 25, après un bombardement forcené la 4<sup>ème</sup> armée, l'armée Gouraud, s'ébranle de Reims à l'Argonne où l'armée américaine a débuté son offensive.

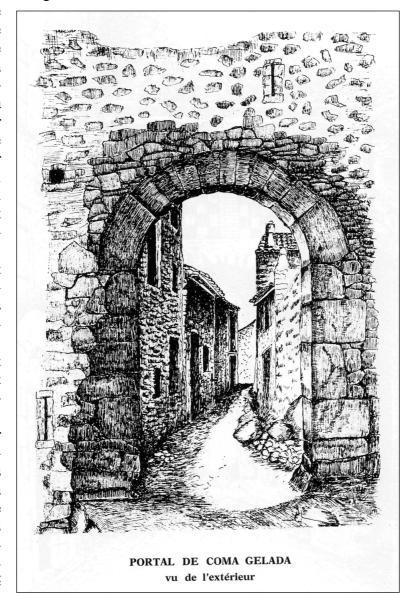
Le 26 Septembre, notre bataillon enlève Auberive sur Suippes ; et c'est la poursuite victorieuse!

Nous pouvons à peine en croire nos yeux ; nous quittons tranchées et boyaux ; nous marchons en plein air, le soleil devant nos fronts et nos yeux éblouis

Le 5 Octobre, nous atteignons Bétheniville, le 13 nous sommes sur l'Aisne à Biermes à l'Est de Rethel.

Le 2 Novembre, au Nord de Vouziers, notre divi-

sion, la 163<sup>ème</sup>, la division Boichut, franchit l'Aisne à Voncq, le 5 elle franchit le canal des Ardennes, le 8 elle atteint la Meuse à Dom le Mesnil.



Le 10 Novembre, un régiment de notre division, le 415<sup>è-me</sup>, franchit la Meuse grossie avec des moyens de fortune; l'ennemi réagit violemment : le régime n t de s "Maikofer" tente de rejeter le 415<sup>ème</sup> à l'eau.

Le 11 enfin, à 11 heures, "le halte au feu" retentit chez nous ; de l'autre côté de l'eau, les aigres cornets prussiens répondent.

Nous entonnons une Marseillaise délirante.

La Victoire est venue couronner 52 mois de luttes et de souffrances terribles.

Mais, par un hasard fâcheux, notre division n'ira pas sur le Rhin; nous restons quelques jours dans l'Ardenne puis nous

venons passer l'hiver à Choisy-au-Bac près de Compiègne où je suis démobilisé le 29 Mars 1919.

La guerre est terminée. Je rejoins ma femme et mon fils Henri né le 14 Juillet 1916 à Canet puis Estagel où mon beau-père a été nommé directeur. Je mettrai quelque temps à m'adapter à ma nouvelle vie ; souvent, je trouverai étrange la mentalité des Français de l'arrière, trop occupés des restrictions de sucre et de pain et surtout trop portés à parler de leurs besoins et de leurs droits. Souvent il m'arrivera de me réveiller brusquement dans la nuit, comme réveillé par un bombardement. Souvent, je rêverai d'assauts et de cris de blessés et mourants. Puis, peu à peu, tout s'estompera, la vie m'aura repris tout entier, mais je n'oublierai pas.

## **ENTRE DEUX GUERRES**

Rendu à la vie civile le 29 Mars 1919, j'étais nommé quelques mois plus tard Directeur d'école à Latour de France, à quelques kilomètres d'Estagel où mon beau-père dirigeait aussi l'école des gar-

Le 1<sup>er</sup> Octobre nous prenions possession de mon poste.

La naissance de mon second fils Léon Jean-Marie le 14 Août 1923 m'attache au village de Latour de France, coquette agglomération perchée sur une petite butte que contourne la torrentueuse rivière l'Agly. Comme son nom l'indique c'était, avant 1659, le premier village français après la frontière espagnole en venant d'Estagel; c'est à Latour que commençait alors le Languedoc, aussi y parle-t-on encore le patois que nous avons toujours surnommé, en Roussillon, le "gavatx"! La population y est très amène et après les sept années de mon séjour je n'ai laissé là que des amis.

L'école située près de l'entrée de la localité est au fond d'une cour ombragée d'énormes platanes ; un jardin potager assez étendu m'en rendait le séjour agréable.

Après les heures de classe et quelques leçons particulières, je bêchais les carrés de légumes qu'une bordure de hauts cyprès abritait du vent du Nord-Ouest que l'on appelle là-bas, le "Cers".

Mon adjoint, M. Cazenove, qui ne tarda pas à devenir mon ami, logeait aussi à l'école et entretenait une partie du jardin ; il nous arrivait souvent de comparer nos choux et nos salades, en manière de bonne plaisanterie, en arrosant nos platesbandes.

La première année, je présidai, à Perpignan, le premier congrès des anciens combattants mais, à la sortie de cette manifestation, où s'étaient nettement démontrées les tendances politiques revendicatives de combattants qui avaient fait la guerre à l'arrière, je me jurai, en rentrant dans mon logis de Latour, que je me tiendrais à l'écart de toute

cette agitation.

Après les cinquante-deux mois de dures souffrances, après la boue, le danger, le désespoir, il me semblait légitime que les combattants conscients de leurs forces et de leurs droits soient unis pour rejeter hors des leviers de commande de l'Etat, les profiteurs commerciaux et politiques, et travaillent à garder à la France l'esprit qui nous avait menés à la Victoire.

> Or voici qu'en Juin 1919, du sein des anciens combattants s'élevait un concert de revendications, chose d'autant plus étonnante que les plus enragés se trouvaient être ceux qui avaient le moins souffert ; et déjà les politiciens professionnels avaient embrigadé dans leurs coteries les plus gueulards de ces insatisfaits. Il me semblait honteux de monnayer le sang que nous avions versé pour la Mère-Patrie et de mendier aux parlementaires que nous méprisions profondément, le prix de notre gloire.

Me trouvant presque seul de mon avis, je ne figurai plus à aucune fédération des anciens combattants, me contentant de m'inscrire

à l'Amicale des Anciens des 53<sup>ème</sup> et 253ème qui était surtout destinée à perpétuer le souvenir de nos morts et à maintenir l'amitié de ceux qui avaient longtemps souffert ensemble.

Je me rejetai plus que jamais dans la musique ; je formai quelques élèves à qui j'appris le violon et; en 1924, je formai un petit ensemble symphonique où je tenais le pupitre de violoncelle.

Le jeudi, je parcourais, la ligne à la main, la rivière de l'Agly qui était poissonneuse à souhait ; et en amont du village, vers le barrage de Planèzes, je faisais des pêches remarquables apportant à la maison de belles fritures de barbeaux moustachus et de chevennes argentés.

Souvent même, après la classe, au Printemps, passant par le jardin, je n'avais qu'une centaine de mètres à faire pour aller jeter mes appâts à un coin nommé "la Passerelle", et le roi n'était pas mon cousin.

FIN

